

Croix-d'Ouchy	Matthieu 6	10.9.2017
Qu'est-ce qui nous rassure ?		
Genèse 6 : 5-8	Genèse 7 : 6-10	Matthieu 6 : 24

Il est recommandé de lire les textes bibliques indiqués avant de lire la prédication.

Chères frères et sœurs en Christ,

Quand nous allions, en famille, manger chez mon grand-père, au début du repas il prononçait toujours cette prière : « Mon âme bénit l'éternel et n'oublie aucun de ses bienfaits (Ps 103:2).

La pratique de la prière avant le repas — le bénédicité — s'est largement perdue aujourd'hui. Pourquoi remercier Dieu pour une nourriture qu'on est allé acheter soi-même au supermarché, avec l'argent qu'on a gagné en travaillant ? Nous ne ressentons plus le besoin d'être reconnaissant d'avoir de la nourriture chaque jour sur notre table.

J'ai été frappé, dans les émissions de télé-réalité qui mettent des personnes en situation d'avoir faim (comme Kohlanta ou d'autres), combien la reconnaissance refait surface, après le manque, quand les aventuriers trouvent de la nourriture. Tout à coup on se remet à bénir Dieu pour ce cadeau.

C'est pareil si l'on jette un regard sur le passé : les chasseurs-cueilleurs éprouvent de la reconnaissance quand ils tombent sur une proie ou des plantes qui portent des fruits. Plus près de nous, quand chaque famille avait ses champs et son propre potager et subissait les aléas de la météo. Quelle reconnaissance d'avoir à manger ou d'avoir des voisins qui partagent en cas de pépin ! On pouvait se rendre compte en direct combien la nature est généreuse, ou quand elle ne l'avait pas été, combien le voisin ou la famille lointaine pouvait être charitable.

Aujourd'hui plus personne ou presque ne bénit la table parce que nous n'avons plus l'impression de reposer sur la générosité, mais seulement sur le mérite de nos efforts, de notre travail ou de notre épargne. Notre position est assurée par ce que nous avons fait. Et nous sommes prompts à penser que ceux qui sont en moins bonne posture le sont par manque d'effort, de travail ou d'épargne. Pourquoi remercier Dieu pour ce qu'on doit à soi-même ?

En tant que société, nous sommes passés du risque de l'aléatoire — qui s'accompagne de reconnaissance et de partage — à la sécurité, qui s'accompagne trop souvent d'un cœur sec. La cigale chantait, et bien qu'elle danse maintenant, mais sans moi.

Je pense que la parole de Jésus sur Mamon parle exactement de cela. «On ne peut servir deux maîtres, Dieu ou Mamon.» Il s'agit ici d'une posture, pas de l'épaisseur du portefeuille. Mamon est l'illustration de la sécurité matérielle. Jésus dit : on ne peut pas recevoir sa subsistance, sa sécurité, de deux maîtres opposés.

La question sous-jacente c'est : qu'est-ce qui nous rassure ? Qu'est-ce qui fait taire notre angoisse existentielle ? Cela vient-il de Dieu, des relations, du côtoiement des humains et des possibilités de partage, de recevoir des autres ? Ou cela vient-il de mes biens matériels, de mon épargne, de l'accumulation des biens de consommation ?

Où est ce que je puise ma sécurité intérieure ? Ai-je foi dans une Providence divine ? Suis-je conscient que tout ce que je possède, je l'ai reçu dans des échanges. J'y ai mis de moi-même, mais combien d'autres aussi, et peut-être même davantage ?

La Providence n'est pas à la mode, bien plus, c'est l'ennemi déclaré du système économique. Je constate que le système économique capitaliste a réussi à évacuer la bénédiction de la table. Le capitalisme ne peut que combattre l'idée de Providence divine — avec elle pourquoi travailler si dur ?

Ce que le capitalisme a réussi avec la Providence divine, il est en passe de le faire avec la providence sociale. Croire au partage des ressources, à l'entraide, à l'échange gratuit, c'est ruiner le système économique qui table sur la peur individuelle de manquer, la peur de la pénurie. Le capitalisme a tout à gagner à ce que chacun augmente ses réserves individuelles, le dieu Mamon vit de notre peur de manquer. Il nous susurre que nous devons être autosuffisant, que nous ne devons dépendre de personne, que notre sécurité repose sur nos avoirs et nos biens.

Jésus nous invite à ne pas nous laisser piéger dans ce fantasme d'autarcie et d'autosuffisance. Jésus nous présente un Dieu généreux qui nous assure de notre valeur — indépendamment de nos biens, de nos efforts et de notre travail. Jésus nous dit que nous sommes riches de l'amour que nous avons les uns pour les autres. Nous pouvons miser sur nos richesses intérieures et sur le partage de ces richesses intérieures.

Notre système économique pousse au pillage et à la destruction de notre planète. Notre consommation effrénée appauvrit notre terre et dérègle le climat. Dieu avait assuré qu'il ne renouvellerait pas le Déluge, mais maintenant nous sommes capables de déchaîner nous-mêmes ces catastrophes. Les cyclones Harvey et Irma sont plus énormes que les cyclones précédents à cause du réchauffement climatique. Si nous continuons — en tant que société — à servir Mamon, nous courrons à la perte de l'humanité.

Nous avons besoin de changer le lieu de notre réassurance existentielle. Dans chaque acte de la vie quotidienne, dans chaque choix de consommateur, nous avons à nous demander qui nous voulons servir : Dieu ou Mamon ? En qui mettons-nous notre confiance ? Avons-nous besoin de plus de consommation ou de plus de partage, de reconnaissance ? Allons nous remettre Dieu dans le cheminement de notre nourriture, de la terre à l'assiette ?

Notre société industrielle et financière a misé depuis deux siècles sur Mamon et nous voyons où cela nous mène. En qui allons-nous mettre notre confiance ? Au fond de nous, de quoi avons-nous le plus besoin : de davantage de biens matériels ou d'un amour véritable ?

Amen